

est une série d'actes divins ; que dès lors il est impossible de soutenir l'idée d'une révélation particulière ; que l'on peut tout au plus distinguer différents degrés dans la manifestation de Dieu par l'histoire, mais qu'on ne peut plus opposer une soi-disant histoire sacrée à une autre qu'on dirait profane, ni donner à une certaine période de l'histoire du monde le privilège d'être entourée pour ainsi dire d'un cadre d'or, et d'être distinguée exclusivement aux dépens de toutes les autres révélations divines.

Dans un petit livre publié encore plus récemment (1839) et intitulé : *De ce qu'il y a de passager, et de ce qu'il y a d'im périssable dans le christianisme*, Strauss a exposé, dans un style plutôt oratoire que didactique, quelques-unes des différences qui existent entre sa foi et la foi apostolique et orthodoxe. Il se croit forcé de nier qu'il puisse y avoir après la mort une rémunération. Il ne peut admettre que Jésus dut nécessairement ressusciter, et que sa résurrection soit une preuve de la vérité du christianisme. La doctrine du salut de l'humanité par suite du sacrifice de Christ, n'a pas selon lui plus de valeur. Si l'église enseigne qu'elle donne au chrétien la rémission des péchés, cela signifie pour Strauss que l'homme porte toujours en lui-même la liberté morale. Nous savons déjà qu'il rejette les miracles, en ne les considérant que comme des faits plus ou moins extraordinaires, et la divinité du Christ à la place duquel il met l'humanité. Tout cela appartient selon Strauss à la forme périssable du christianisme. Ce qui restera c'est le culte du génie tel qu'il s'est manifesté en Christ, Napoléon, Goëthe, mais en Christ de la manière la plus parfaite parce qu'il est le fondateur de la religion la plus élevée. Pour savoir si par sa perfection Jésus-Christ est un être à part et unique, et si la foi en sa personne est nécessaire pour la religion, il faudrait d'abord décider s'il a eu réellement conscience de son unité avec Dieu, question à laquelle, selon Strauss, on